

Emmanuel de Waresquiel

Tout est calme,  
seules les imaginations  
travaillent

*Chroniques d'histoire*

TALLANDIER

Cet ouvrage est publié sous la direction de Denis Maraval.

© Éditions Tallandier, 2021  
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris  
[www.tallandier.com](http://www.tallandier.com)

ISBN : 979-10-210-4873-7

*À mon ami Passavant des Baleines,  
Sans bruit sans trace.*



« Le passé a beau ne pas commander  
le présent tout entier. Sans lui, le  
présent demeure inintelligible. »

Marc Bloch, *L'Étrange Défaite*, 1940

« C'est égal, on s'en souviendra de  
cette planète ! »

Auguste de Villiers de l'Isle-Adam,  
à un ami, à Paris,  
alors qu'il couchait sous les ponts.



## Avant-propos

L'histoire a pour moi longtemps senti l'encre et la poussière. Après tout, des générations d'érudits ont vieilli à la lumière de leur lampe, une loupe à la main, entourés de leurs livres. Peut-être les pattes de mouche de la dernière lettre que mes prédécesseurs eurent à déchiffrer étaient-elles pour eux les signes mystérieux de leur destin, les lignes de leur vie. Il n'y a pas d'histoire sans archives et sans livres. La bibliothèque est le sanctuaire de l'historien, comme l'est le laboratoire pour le chercheur, ou les montagnes pour l'alpiniste. On peut avoir le sentiment de gravir des sommets en restant assis dans un fauteuil. Je me souviens de la grande salle de la Bibliothèque nationale de la rue de Richelieu, aux trésors ignorés. J'y ai passé une bonne partie de mes jeunes années d'historien avant que celle-ci ne ferme pour les escalators et les couloirs interminables des quatre tours de la bibliothèque François-Mitterrand. On n'y entendait que le bruissement léger du papier, lorsqu'un

lecteur tournait les pages de son livre. L'air y était comme saturé de vies secrètes : romans d'aventure, correspondances amoureuses, journaux littéraires – qui circulaient entre eux. Nous étions là, envahis par le silence, dans une forêt de poutrelles, sous les voûtes en coupoles de verre et d'acier tout droit sorties de l'imagination fiévreuse de l'architecte Henri Labrouste, qui me faisaient irrésistiblement penser à l'intérieur du *Nautilus* de Jules Verne – *Vingt Mille Lieues sous les mers*, loin de la rumeur du monde. Les encriers de porcelaine marqués EF (Empire français) avaient disparu, mais les longues tables de bois héritées d'avant-guerre y étaient toujours, qui donnaient à l'ensemble des airs de cloître et de couvent. Ce n'était pas encore l'époque des ordinateurs et des données numériques. Les fichiers alphabétiques sagement rangés dans leurs classeurs avaient pour eux une salle entière. Elle était installée au sous-sol, on y pénétrait par une volée d'escalier comme dans une grotte. Chaque fiche avait son âge et son auteur selon la façon dont elle était rédigée – l'encre un peu pâle des plus anciennes, à la calligraphie délicate, l'encre de la machine à écrire des plus récentes. Derrière l'alignement des lampes en opaline verte des tables de lecture, derrière le bureau des conservateurs, on pouvait se rendre aussi à de rares occasions et muni d'une autorisation spéciale comme d'un passeport pour le paradis dans le saint des saints, la « réserve »,



pour consulter les ouvrages les plus précieux. C'était un peu comme une deuxième clôture installée dans la première, le centre névralgique du savoir. Tout comme les lecteurs – qui n'étaient pas si nombreux –, les conservateurs ou plutôt les conservatrices, car c'étaient surtout des femmes, me semblaient hors d'âge. Elles me terrorisaient un peu. Je me consolais en me disant que même la plus jeune avait été trompée par son amant. Elles étaient pénétrées de leur sacerdoce : inventorier, empêcher, surveiller, comme si la bibliothèque leur appartenait – cerbères en leur tanière. Rilke a tout dit dans ses *Cahiers de Malte Laurids Brigge* de cette salle Labrouste de la rue de Richelieu et Apollinaire s'en souvenait encore lorsqu'il écrivait ses « Vies anecdotiques » dans le *Mercure de France* : « Et afin de me reposer, de me retrouver en famille, j'entrais dans une bibliothèque. »

On est loin du monde tel qu'il va. Après tout, l'historien s'occupe du temps et du passé, pas du présent. Il se méfie de cette manie qu'ont certains, par paresse, par ignorance ou parfois dans des intentions peu avouables, de tordre le passé pour le faire entrer à toute force dans le présent. C'est un peu comme si l'on voulait expliquer l'atome par la machine à vapeur. L'histoire et la politique n'ont jamais fait bon ménage, et ceux qui font usage du passé dans le seul but de se cirer les bottes, qui se donnent une légitimité de pacotille en allant y chercher, tels des

pilleurs de trésors, de quoi nourrir leur démonstration, font fausse route. Cette tentation-là a pourtant surpris bien des historiens. Dans son *Histoire de France depuis l'établissement de la monarchie jusqu'à Louis XIV*, publiée en 1770, Velly voulait prouver les bienfaits des rois pour glorifier la monarchie. Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, les Guizot, les Thiers, les Augustin Thierry cherchaient à légitimer la Révolution et les victoires du tiers état par l'étude des révoltes communales du XIII<sup>e</sup> siècle ou par celle de la Glorieuse Révolution anglaise du XVII<sup>e</sup> siècle. Plus tard, Michelet voudra donner au peuple ses lettres de noblesse en faisant de lui le cœur battant de la Révolution. Et les disciples de Marx et d'Engels, tout expliquer par le matérialisme et les seules forces productives.

Les démonstrations téléologiques qui posent la fin pour expliquer les moyens, tous les déterminismes, tous les enchaînements de causalité du monde ne sauraient réduire ou épuiser l'Histoire. Voilà quelques décennies que nous sommes à peu près sortis de l'ère des idéologies et pourtant les historiens ne sont toujours pas d'accord entre eux. Heureusement, en un sens. C'est qu'au fur et à mesure des évolutions de notre monde contemporain et à la lumière de ces dernières, de nouveaux clivages apparaissent. Qu'il le veuille ou non, l'historien n'échappe pas toujours aux influences de son temps. Les brassages de populations et autres poussées

migratoires, la montée en puissance des communautarismes, le triomphe annoncé du genre, le néoféminisme, le racialisme, les alarmes climatiques les divisent jusque dans leur vision même du passé et jusque dans leur façon de le traiter. Quand les uns lui accordent encore sa part de conflits, de crises, de guerres, de rapports de force entre États et nations, d'autres en font le champ clos d'innombrables influences croisées, d'apports successifs, de juxtapositions d'origines et de cultures et s'érigent en nouveaux hérauts des assemblages, du mélange et de la bâtardise universelle. Tous ces fameux « transferts culturels » qui font aujourd'hui le bonheur des étudiants. D'un côté, une vision tragique de l'Histoire, de l'autre un irénisme assumé. Ici, des nations en construction ; là, un palimpseste à la Klimt, une bousculade de diversités et, sous l'influence des *minority studies* américaines, des revendications identitaires. Au fond, on retrouve là un peu des vieilles catégories de droite et de gauche, en un étonnant chassé-croisé.

Vous me direz, nous voilà bien loin de nos bibliothèques et de nos cartons d'archives. Et justement. La fréquentation régulière des archives invite à la modestie et à l'humilité, elle décourage des postures. Ces voyages-là sont de ceux qui obligent à oublier le lieu d'où l'on est parti. Plus on ferme les yeux sur ce qui nous entoure, mieux on les ouvre aux « abîmes qui nous séparent du passé », comme disait Chateaubriand. Je ne connais pas d'autres moyens

d'éviter les préjugés et les anachronismes. On ne fait pas de l'histoire comme quelqu'un qui au petit matin essaierait de se rappeler les rêves qui l'ont hanté. L'historien se réveille ailleurs, sans ses fantômes, dans une autre chambre et dans un autre lit. La pièce est nue et les portes sont fermées. Je donne là la position idéale. Inévitablement, nous partons à la découverte du temps avec un peu de nous-mêmes, de notre formation, de nos représentations, de notre sensibilité. Les questions que nous posons à notre sujet nous appartiennent, tout comme nos intuitions, tout comme la façon dont nous lisons nos sources. Nous ne pouvons nous oublier complètement, pourvu que nous restions humbles et honnêtes.

S'il passe une partie de sa vie dans sa bibliothèque, l'historien doit-il pour autant boudier l'époque dans laquelle il vit, tel Achille retiré sous sa tente ? On ne peut être curieux du passé sans l'être aussi du monde qui nous entoure. Après l'avoir longtemps et superbement ignoré, je me surprends de plus en plus souvent à le regarder de près. Peut-être est-ce l'âge, ou l'expérience ou même l'imprudence ? Après tout, la folie vient plus souvent aux adultes qu'aux enfants. Et cela donne de drôles de résultats. À force d'habiter le passé, c'est le présent qui me semble étrange. Je le regarde différemment, comme on aborderait de nouveaux rivages, en guetteur mélancolique, en flâneur, en amateur surpris et amusé. On est trop sou-

vent le naïf de quelqu'un ou de quelque chose. Les leçons de Pangloss conduisent Candide tout droit à la catastrophe. L'histoire n'a que faire des abstractions et des belles idées. L'expérience du temps donne parfois à l'actualité des allures dérisoires, elle nous fait apercevoir ses inconséquences et sa fragilité. Les visages changent, mais la grimace reste la même. Ces exercices-là ne sont pas dépourvus de dangers.

L'Histoire ne se répète pas et pourtant elle est toute remplie d'échos, de reflets, de réminiscences et de rumeurs. Bien sûr, ses héritiers ne parlent plus la même langue, ses héritages ont été si secoués, déformés, transformés qu'ils sont presque méconnaissables. Ils existent cependant. On n'y pense pas. On ne les voit pas. Je vais prendre un seul exemple parce que, d'une certaine manière, il donne à ce livre son titre. D'où vient notre attachement constant pour les discours et les mots, l'incantation, les sortilèges et les mirages, tout ce que Adolphe Thiers appelle très justement le « réel d'imaginaire » ? En France, les vainqueurs ont toujours été de ce côté-là. Napoléon, Clemenceau, de Gaulle, les bulletins de la Grande Armée et l'appel du 18 Juin. Nous sommes décidément un peuple littéraire. D'un côté, nous croyons aux experts, aux statistiques, aux plans quinquennaux, de l'autre nous vivons dans les nuages. Alexis de Tocqueville le notait déjà dans ses *Souvenirs* à propos des événements sanglants de juin 1848. Pris

en masse, les Français se comportent très souvent en politique comme un « homme de lettres ». « Ils sont, écrit encore Brissot à la fin de l'Ancien Régime, presque toujours ce que leurs livres les font. » Notre vanité même a des airs littéraires. Rien n'a jamais mieux servi nos fantasmes, nos projets, nos désirs que les mots. C'est avec eux que nous avons fait la révolution de 1789. Mai 68 n'est rien d'autre que cela. Ils nous enivrent toujours, pour peu que nous les prenions pour des vérités. Ils nous font oublier ce qui résiste, la complexité des choses, le poids des intérêts, les ombres du passé. J'en demande pardon à Descartes, mais nous ne sommes que rarement raisonnables. Et tant mieux peut-être. Chateaubriand l'avait bien compris : « Le cœur se brise à la séparation des songes, tant il y a peu de réalité en l'homme. »

Voilà. Ce qui relie le passé au présent ne tient qu'à un fil à peine visible. C'est le fil d'Ariane dans le Labyrinthe. Si Thésée échappe au Minotaure, c'est peut-être parce que la fille de Minos était mortelle. Et qu'elle était historienne. J'ai tiré ce même fil pour écrire les courts textes qui vont suivre. Quitte à m'y perdre un peu. Vous y trouverez des événements et des drames, des rêves et des fantômes, la rumeur et l'écume des jours, des souvenirs de voyage, des visages d'hier et d'aujourd'hui, un climat, des couleurs, des odeurs, une époque en forme de portrait chinois à la façon du « cadavre exquis » des surréa-

## AVANT-PROPOS

listes, lorsque chaque joueur rédige un bout de phrase sans savoir ce que les autres ont écrit. L'histoire est un peu à cette image, elle est aveugle. À chaque fois qu'il se lance dans de nouvelles recherches, l'historien met le pied dans un pays dont il ignore tout, même s'il croit le connaître. Il est comme le voyageur en hiver. Il ne sait rien. Il lui faut attendre longtemps avant qu'il trouve un sens au passé et aperçoive la lumière qui, du fond du temps, nous éclaire un peu.

*Paris, octobre 2020*





« M. Gide, où en sommes-nous  
avec le temps ? »

**A**rthur Cravan, poète et boxeur, dadaïste avant l'heure, qui se disait le fils naturel d'Oscar Wilde et disparaîtra quelque part au large du Mexique en 1918, avait imaginé dans un article de sa revue d'avant-garde *Maintenant* une rencontre fictive et totalement loufoque avec André Gide, chez ce dernier, en Normandie. Après avoir saligoté les tapis du salon, après lui avoir affirmé d'entrée de jeu qu'il préférerait, quant à lui et de loin, la boxe à la littérature, après lui avoir signifié « d'un ton très fatigué et très vieux » le malaise dont il se sentait gagné en sa présence – « M. Gide, j'ai peur de vous lire » –, il décide de prendre congé par une question fulgurante : « M. Gide, où en sommes-nous avec le temps ? » La fin du texte est encore plus savoureuse : « Apprenant qu'il était six heures moins un quart, je me levais, serrais affectueusement la main de l'artiste, et partais. »

J'aurais pu aborder, me direz-vous, cette question du temps avec plus de gravité, mais après tout et puisque

## TOUT EST CALME...

nous sommes en train d'assister à sa disparition, je préfère encore en rire qu'en pleurer. Non pas que les horloges aient cessé tout à coup de tourner. Ce n'est pas de ce temps-là dont j'aimerais parler, mais de la connaissance comme de la perception que nous en avons. Certains jours sont parfois plus longs que d'autres. Le temps est à l'évidence l'objet principal de l'historien. C'est même la première question qu'il est tenu de poser à son sujet ou au personnage sur lequel il travaille. Nous pouvons être plus ou moins sensibles au passé et cela influera forcément sur la façon dont nous appréhendons le présent. De même, j'ai toujours été persuadé que les émerveillements de notre enfance, les souvenirs que nous en gardons jouent un rôle évident sur la manière dont nous nous situons et dont nous nous construisons dans le temps. En travaillant sur la période des Cent Jours – du fameux « vol de l'Aigle » de Napoléon aux mornes plaines de Waterloo –, j'avais été frappé de constater que nombre de mes « protagonistes » étaient obsédés par le souvenir de la Révolution, jusqu'à en être influencés dans leurs comportements de tous les jours comme dans leurs décisions les plus essentielles. Aujourd'hui, c'est tout juste si nous nous souvenons de ce qui s'est passé hier. Un jeune sur quatre n'a jamais entendu parler de la Shoah. Le temps semble filer si vite, le présent occuper une si grande place par le luxe et la quantité

d'informations dont nous disposons que ce dernier nous absorbe tout entiers.

Quelle analyse mèneront les historiens du futur des récits que nous donnons de notre époque ? Que diront-ils tout simplement de notre perception du temps ? Car tout se passe comme si nous nous en étions délivrés une bonne fois pour toutes, comme si nous vivions désormais sous le signe sinon sous la dictature de l'instant. Je vois plusieurs causes à cela. La première est d'ordre intellectuel et se caractérise par un rejet de principe des héritages et des continuités dont nous sommes pourtant les rejetons, d'abord au nom d'une pseudo-égalité de naissance, ensuite parce que notre culte de l'individualisme suppose que nous ayons été capables de nous débarrasser de ces pesanteurs-là : de famille, de mémoires, d'héritages. Notre liberté même en dépendrait ! Cela remonte un peu à la Révolution. C'est bien dans cet esprit que les députés de la Convention inventèrent en 1793 un nouveau calendrier. La décade républicaine remplaçait désormais la semaine chrétienne, et les saints étaient renvoyés par troupes entières aux oubliettes de l'Histoire pour la châtaigne et la carotte, la fourche et la charrue, qui allaient donner leurs noms aux journées d'une ère nouvelle. Le peuple paysan valait bien tous les rois de la terre, à commencer par Louis XVI que l'on venait de guillotiner. « Le temps ouvre un nouveau livre à l'Histoire », déclare, enthousiaste, le régi-

cide Gilbert Romme à la tribune de la Convention, le 19 septembre 1793. En juillet 1830 encore, pendant les Trois Glorieuses, les Parisiens tiraient sur les horloges des édifices royaux parce qu'elles représentaient le temps d'un régime exécré.

La révolution de 1789 et son rejet du passé au nom du bonheur du peuple, les grandes catastrophes du <sup>xx</sup><sup>e</sup> siècle avec tout ce qu'elles ont comporté de traumatismes ont joué un rôle majeur dans ce déclassement qui fait d'hier l'ère du fanatisme et de la barbarie. Depuis, la montée en puissance de l'économie de marché n'a rien arrangé. Consommer, c'est oublier. Pierre Bourdieu et une certaine sociologie de l'éducation aussi sont passés par là. Avec lui, les « héritiers » avaient forcément mauvaise presse. Cet état d'esprit explique en tout cas beaucoup de choses : le jeunisme, le culte du corps, le « tout, tout de suite », la relégation de la mort aux oubliettes de nos consciences, de l'Ehpad au cimetière. La mort ne fait plus partie de nos vies. L'homme tout-puissant, maître de lui, débarrassé des vieilles providences, a remplacé Dieu. Il se croit libre. On le surprendrait même à rêver d'éternité. Et pourtant, nous savons bien que nous n'avons jamais été plus fichés, tracés, suivis et numérisés qu'aujourd'hui.

Tout cela marche d'un même pas avec les révolutions technologiques qui sont et seront celles de notre <sup>xxi</sup><sup>e</sup> siècle. Les réseaux, l'Internet, le téléphone portable, la réalité virtuelle, bientôt l'intelligence artifi-

cielle et les objets connectés renforcent et renforceront encore un peu plus ces nouveaux rapports au temps dans lesquels nous vivons. Par exemple, le téléphone portable n'est pas seulement synonyme de vitesse, il fait de nos vies une succession de moments de plus en plus courts et juxtaposés, sans suite et dépourvus de sens. D'une certaine façon, il nous désunit. Avec lui, on ne désapprend pas seulement à construire une relation ou un récit qui auraient un commencement, un milieu et une fin. On ne rêve plus, on ne traîne plus, on ne se perd plus. J'imagine André Breton suivre une inconnue la nuit au hasard des rues de Paris, un portable à la main, et se mettre à l'appeler. *Nadja* n'aurait jamais existé.

Si le temps – le passé, le présent, leurs continuités comme leurs discontinuités – est la matière première de l'historien, il est aussi celle de l'homme. Les camps de concentration sentent la mort parce que le temps n'y circule plus. La fameuse « journée » d'Ivan Denissovitch Choukhov est comme noyée dans les 3 653 autres de sa condamnation au goulag sibérien. « Une journée de passée. Sans seulement un nuage. Presque du bonheur. » La nuit, le froid et le brouillard des camps sont aussi ceux du temps. C'est bien la conscience que nous en avons qui nous distinguent des animaux. Sans lui, comment pourrions-nous nous inventer, nous situer, et tout simplement exercer librement notre jugement sur les autres et sur le monde ?

Comment pourrions-nous vivre ?



## Deux siècles de laïcité

La République a mis un certain temps à se débarrasser du vieux droit divin des rois. Elle s'est même donné beaucoup de mal pour cela. Tout commence avec la Révolution, sinon avant. La laïcité était alors conquérante. Souvenons-nous des « missionnaires » de 1793, des campagnes d'abjuration, du mariage forcé des prêtres, des autodafés d'objets liturgiques, des processions parodiques où l'on faisait chevaucher sur des ânes des figurants déguisés en évêques mitrés. On voulait tout abattre au nom de la régénération de l'homme sommé d'abandonner ses vieilles croyances pour devenir citoyen. Les échecs de la réforme française au <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle, la puissance de l'église catholique expliquent un peu la violence de cette rupture.

La République pour ce faire n'avait pas hésité à retourner l'ancienne langue missionnaire et biblique du christianisme à son profit. On parlait à propos des droits de l'homme de « catéchisme républicain ». Les sociétés patriotiques étaient autant de « noviciats », les

députés de la Convention, les « apôtres » des temps nouveaux. La violence anticléricale avait pris sous la Terreur une dimension quasi sacramentelle comme si la Révolution avait cherché à confisquer la vieille colère divine à son profit. Cette croisade républicaine avait surtout pour but la conquête d'un espace public jusqu'alors envahi et dominé par le catholicisme. On avait enlevé aux villes et aux rues leurs anciens noms de saints, reconverti les églises en « temples de la Raison ». Il n'y avait plus de dimanche mais des « décadis ». Plus de croix, plus de cloches. L'espace entier de la République devait appartenir au peuple souverain.

Le choc initial de la Terreur ne suffira pourtant pas. Il faudra plus de cent ans – de la reconquête catholique, des pèlerinages, des apparitions et du Sacré-Cœur, jusqu'aux lois de séparation des Églises et de l'État des débuts du xx<sup>e</sup> siècle – pour que la République veuille bien se souvenir que la France avait été autrefois la « fille aînée de l'Église » et pour qu'elle consente à se montrer bonne joueuse. Des deux côtés, ce fut un long apprentissage. Ainsi, c'est à Notre-Dame, par un *Te Deum*, que le général de Gaulle avait célébré la libération de Paris en août 1944. Je me souviens, dans mon enfance, des processions de la Fête-Dieu en juin, des reposoirs et des tapis de fleurs qui jonchaient les rues de mon village dans le Maine. Personne ou presque ne s'en offusquait alors. En serait-il encore de même aujourd'hui ?



La République en avait perdu l'habitude, et pourtant, avec la montée en puissance du poids démographique des musulmans, avec la multiplication des tensions au sein même de l'islam, elle se retrouve depuis plusieurs décennies confrontée pour la deuxième fois à un nouveau défi religieux. Elle a mis du temps à l'admettre si elle ne l'a jamais fait clairement. Comme si, au lieu d'être à l'offensive ainsi qu'à ses débuts, elle se retrouvait sur la défensive, gênée et un peu honteuse, tout embarrassée de son ancienne puissance, à commencer par celle de ses colonies.

Depuis 2015, la multiplication des attentats terroristes a un peu changé la donne. Les récentes prises de position de certains élus sur les prières de rue ou sur le recrutement des imams, les derniers discours de notre président Emmanuel Macron sur le « séparatisme » sont-ils le signe d'un changement ou de simples épiphénomènes ? Nous ne manquons pas d'exemples pourtant, y compris dans le monde musulman. Entre les deux guerres, Mustafa Kemal, le « père des Turcs », ne s'était pas arrêté en chemin, au risque d'un violent retour de bâton. De la suppression du fez à celle du voile, du divorce à l'alphabet latin, il reste l'un de ceux qui ont voulu imposer la laïcité à marche forcée. C'est bien toute la question et, rapportée à l'histoire longue de notre république laïque qui après tout n'a qu'un peu plus de deux siècles,

celle-ci n'en est que plus passionnante. Tout se passe en effet comme si nos gouvernants cherchaient à contourner la question de la part la plus radicale de l'islam en l'abordant, pour faire bonne mesure ou par mauvaise conscience, au nom d'un traitement égalitaire de toutes les religions. Tout se passe aussi comme s'ils cherchaient désormais, pour s'être un peu perdus en route, à faire de la laïcité un but et une fin en soi – quand elle n'est pas carrément un combat pour l'athéisme –, en oubliant que la loi de séparation de 1905 n'était au départ qu'un cadre et, en définitive, une sorte de règle du jeu.

C'est du même coup reposer la question de ce que nous appelons « les traditions » comme de ce qui sépare les questions culturelles des questions culturelles. C'est aussi multiplier les incidents, de la place des crèches dans l'espace public à celle de la croix qui couronne la statue de Jean-Paul II à Ploërmel. Je me souviens d'une discussion clochemerlesque à une séance de conseil municipal de mon petit village du Maine. On venait d'installer la mairie dans l'ancien presbytère. Qu'allait-on faire de la croix qui couronnait le bâtiment et s'y trouvait encore ? Ce fut une bataille épique.

Nous revenons à la Révolution, mais à reculons. Nous ne la réinventons pas, nous la recopions et c'est une copie dérisoire. Notre laïcité, faute de se sentir assez forte ou faute d'être comprise, n'existe plus que